

la onzième *Provinciales* sont, je ne dirai pas de parfaites comédies, mais des trésors et des modèles du plus excellent comique. Ce dont il faut admirer Pascal, c'est d'avoir, dans l'exécution de son dessein, préféré la comédie à la satire. Une satire aussi prolongée eût été monotone; on se lasse de la moquerie presque aussi vite que de la louange. Mais le comique, qui n'est autre chose que la révélation naïve d'un caractère par lui-même, quand il est bon, ne lasse point. Telle est la vertu du drame, et le charme, dirai-je, de la naïveté, car le comique est toujours naïf. Un personnage comique est celui qui ne veut point l'être, qui se trahit à son insu, et qui volontiers dirait comme Alceste, en voyant le rire éclater autour de lui et à son sujet :

“ Par la sembler, messieurs, je ne croyais pas être

“ Si plaisant que je suis.”

Le comique est la naïveté du péché.

L'hypocrite le plus consommé peut avoir des naïvetés qui le rendent comique, et c'est par là que Tartufe, je dis le personnage de Tartufe, s'est trouvé propre à la comédie. C'est dans le même sens que celles des *petites lettres* qui ont fait comparer leur auteur à l'auteur de Tartufe, sont essentiellement comiques. La malicieuse bonhomie et la feinte docilité du janséniste déguisé sont fort amusantes sans doute; mais ce qui est comique, c'est tout le personnage, tout le rôle du casuiste. J'ai essayé, dans ma précédente leçon, de décomposer ce caractère; j'ai fait mieux, je l'ai laissé se dessiner à vos yeux dans quelques-unes des pages de Pascal: je n'y reviendrai pas. Je me contenterai d'ajouter que le plaisir que donne la satire, même excellente, est en général d'une nature inférieure à celui que la comédie procure. Il y a dans ce dernier quelque chose de plus que de l'amusement, quelque chose même au-dessus de la satisfaction légitime, mais dangereuse, que peut donner la vue d'une punition nécessaire et méritée; le plaisir de la comédie, ou pour me restreindre dans l'exacte vérité, le plaisir que donne le comique proprement dit, est un plaisir poétique et intellectuel, je dirai même philosophique, si l'on veut. Mais nous n'oublierons pas que Pascal n'est point seulement comique, c'est-à-dire plaisant par le ridicule d'autrui, mais qu'il est fort plaisant pour son propre compte, et que, pour la finesse et le bon goût de la raillerie, c'est un modèle accompli qui n'avait pas eu de modèle. Il n'y a pas de gaieté plus franche et plus cordiale que celle de ce mélancolique, et il est peut-être une des preuves que le don des larmes et celui du rire ont une secrète parenté; mais il n'y a pas non plus de millerie plus élégante que celle de ce solitaire: l'honnête homme reparait partout, dans ce siècle qui fut, par excellence, celui des honnêtes gens. Jamais, ou presque jamais, il ne badine sur le mot; sa plaisanterie, comme celle de madame de Sévigné, porte toujours sur les choses. Ce n'est pas, dit Boileau,

“ Qu'une muse un peu fine

“ Sur un mot en passant ne joue et ne badine;”

et Pascal se l'est permis une fois du moins (mais en se mettant à l'abri derrière un académicien, ce qui n'est peut-être, après tout, qu'une malice surrogatoire): “ En qualité d'académicien, je bannirais, je proscrirais, peu s'en faut que je ne die j'exterminerais de tout mon pouvoir ce pouvoir prochain, qui fait tant de bruit pour rien. Le mal est que notre pouvoir académique est un pouvoir fort éloigné et borné.” Un jeu de mots plus caractérisé, et d'un goût peut-être moins sûr, se lit à la fin de la première lettre, mais

seulement dans les anciennes éditions: “ Je vous laisse dans la liberté de tenir pour le mot de prochain ou non; car j'aime trop mon prochain pour le persécuter sous ce prétexte.” Comme je trouve encore ce badinage dans une édition des *Provinciales*, publiée en 1667 (cinq ans après la mort de Pascal), ce mot reste à sa charge et pèse de tout son poids sur sa conscience d'écrivain; elle n'en est pas, je pense, fort incommodée. Quoi qu'il en soit, le mot disparut. Comme les amis qui l'ont opprimé n'avaient pas, apparemment, le goût meilleur que Pascal, il est permis de supposer qu'un scrupule d'une nature plus sérieuse leur commanda cette suppression.

Mais qu'est-ce que le goût le plus délicat peut trouver à redire dans des passages comme ceux-ci? Le premier fait partie du *post-scriptum* de cette foudroyante philippique qu'on appelle la quatorzième provinciale. Que la gaieté, dans une âme sereine, est toujours prompte à renaître!

“.... Vous ne deviez pas lui faire désavouer une chose aussi publique qu'est le soufflet de Compiègne. Il est constant, mes pères, par l'aveu de l'offensé, qu'il a reçu sur sa joue un coup de la main d'un jésuite; et tout ce qu'ont pu faire vos amis a été de mettre en doute s'il l'a reçu de l'avant-main ou de l'arrière-main, et d'agiter la question si un coup de revers de la main sur la joue doit être appelé soufflet ou non. Je ne sais à qui il appartient d'en décider; mais je croirais cependant que c'est au moins un soufflet probable. Cela me met en sûreté de conscience.”

Ceci me paraît encore meilleur:

“ Ho! ho! dit le père, vous ne riez plus.—Je vous confesse, lui dis-je, que ce soupçon que je me voulusse railler des choses saintes me serait bien sensible, comme il serait bien injuste.—Je ne le disais pas tout de bon, repartit le père; mais parlons plus sérieusement.—J'y suis tout disposé, si vous le voulez, mon père; cela dépend de vous.”

Il pourra paraître singulier de le dire; mais je le dirai toutefois: des deux rapprochements qu'on a faits de Pascal, l'un avec Molière, l'autre avec Démosthène, celui qui l'honore le plus est le premier. Dans le second de ces parallèles, c'est Démosthène à qui l'on fait honneur. Pour diminuer les périls de cette assertion, il est nécessaire de s'expliquer. Individuellement, et comme talent, l'auteur des *Provinciales* ne l'emporte peut-être pas sur l'auteur des *Philippiques*; mais si l'un n'est pas plus éloquent que l'autre, les choses, s'il est permis de parler ainsi, sont plus éloquentes chez Pascal que chez Démosthène. Il faut partir de ce principe: ce qui est éloquent dans les ouvrages éloquents, c'est la vérité; l'éloquence n'est que la vérité passionnée, c'est-à-dire la vérité dans sa plénitude, car la passion complète la vérité. Je parle, vous le comprenez, de vérités de l'ordre moral; mais qui songe à demander l'éloquence à des vérités d'un autre ordre? Où Démosthène lui-même a-t-il puisé son éloquence, si ce n'est dans les vérités morales? Qu'est-ce que ses mouvements oratoires les plus finement, si ce n'est d'énergiques appels aux vérités de cet ordre? Il faut donc s'attendre qu'une éloquence qui les aura toutes à sa disposition, et dans leur plus parfaite pureté comme dans leur plus grande élévation, qu'une éloquence dont ces grandes idées ne seront pas seulement le point d'appui, mais l'objet même et la matière, sera, toutes choses d'ailleurs égales, la plus haute des éloquences. Nous pouvons, sans effort, nous associer aux émotions de Démosthène; mais tout notre cœur se laisse d'avance enlever aux émotions de Pascal dans la lettre sur l'amour de Dieu, et dans la lettre sur l'homicide. L'éloquence chrétienne, par où je n'entends point désigner celle de la chaire, mais l'éloquence